

Trois documents concernant le fascisme italien

1. *Extraits du discours-fleuve de plus de 2 heures prononcé à Udine par Mussolini devant le Congrès des fascistes du Frioul, le 20 sept. 1922 (à la veille de la "Marche sur Rome")*

«...Ce ne sont pas les programmes de salut qui manquent à l'Italie, ce sont les hommes et la volonté. ... Je vous crois tous convaincus de la faiblesse de notre classe politique. La crise de faiblesse subie par l'Etat libéral est amplement prouvée. Nous avons fait une guerre splendide au point de vue de l'héroïsme individuel et collectif. Après avoir été soldats, les Italiens de 1918 étaient devenus guerriers – je vous prie de noter la différence. Mais notre classe politique a mené la guerre comme une affaire d'administration ordinaire. Ces hommes que nous connaissons tous, dont les images physiques sont imprimées dans notre cerveau, nous apparaissent désormais comme dépassés, décatés, comme des déchets, comme des vaincus. ...

Les choses sont claires : il s'agit de démolir toute la superstructure démocratico-socialiste. Nous aurons un Etat qui tiendra dans ce simple discours : "L'Etat ne représente pas un parti, l'Etat représente la collectivité nationale, il comprend tout, il est au-dessus de tout, protège tout et se dresse contre quiconque porte atteinte à son imprescriptible souveraineté". Voilà l'Etat qui doit sortir de Vittorio Veneto. ...»

«Nous, milices fascistes, devons nous imposer une discipline de fer, autrement nous n'aurions pas le droit de l'imposer à la Nation – or c'est seulement par la discipline de la Nation que l'Italie pourra se faire entendre au milieu des autres nations. La discipline doit être acceptée. Si elle n'est pas acceptée, elle doit être imposée. Nous rejetons le dogme démocratique qui veut que l'on agisse toujours par sermons plus ou moins libéraux : à un moment la discipline doit s'exprimer par un acte de force et de commandement. ...

J'en viens maintenant à la violence. La violence n'est pas immorale. La violence est parfois morale. Nous refusons à tous nos ennemis le droit de se lamenter sur notre violence parce que, comparée à la violence commise pendant les tragiques années 1919 et 1920, et à celle exercée par les bolchevistes en Russie, où deux millions de personnes ont été exécutées, deux millions d'autres jetées dans les cachots, notre violence est un jeu d'enfants. D'autre part, notre violence est efficace, parce que, en juillet et août, nous avons obtenu, en quarante-huit heures de violences systématiques et guerrières, ce que nous n'aurions pas obtenu en quarante-huit ans de discours. Donc, quand notre violence résout une situation gangrenée, elle est morale, sacro-sainte, nécessaire. Mais, amis fascistes, notre violence doit avoir un caractère spécifique, fasciste. ...»

Questions: • que dit Mussolini du *système politique parlementaire* (ou *représentatif*) ? que lui oppose-t-il (2 choses), et quel commentaire peut-on faire sur cette opposition ? commentez sa référence aux *guerriers* et à *Vittorio Veneto* (victoire de nov. 1918).

• que dit-il de la *discipline* (acceptée / imposée), et de la *violence* (morale / immorale) ?

2. *Lisez attentivement ce texte publié par un groupe de Français, en 1936.*

« A l'heure où l'on menace l'Italie de sanctions propres à déclencher une guerre sans précédent, nous, intellectuels¹ français, tenons à déclarer, devant l'opinion tout entière, que nous ne voulons ni de ces sanctions ni de cette guerre. (...)

On veut lancer les peuples européens contre Rome. On n'hésite pas à traiter l'Italie en coupable, à la désigner au monde, sous prétexte de protéger en Afrique l'indépendance d'un amalgame de tribus incultes, que l'on encourage, ainsi, à appeler les grands Etats en champ clos².

Par l'offense d'une coalition³ monstrueuse, les justes intérêts de la communauté occidentale seraient blessés, toute la civilisation serait mise en posture de vaincue. L'envisager est déjà le signe d'un mal mental où se trahit une véritable démission de l'esprit civilisateur.

L'intelligence – là où elle n'a pas encore abdiqué son autorité – se refuse à être la complice d'une telle catastrophe. Aussi les soussignés croient-ils devoir s'élever contre tant de causes de mort, propres à ruiner définitivement la partie la plus précieuse de notre univers, et qui ne menacent pas seulement la vie, les biens matériels et spirituels de milliers d'individus, mais la notion même de l'*homme*, la légitimité de ses avoirs et de ses titres, – toutes choses que l'Occident a tenues jusqu'ici pour supérieures et auxquelles il a dû sa grandeur historique avec ses vertus créatrices. Sur cette notion, où l'Occident a incarné ses idéaux, ses honneurs, son humanité, de grands peuples comme l'Angleterre et la France se fondent pour justifier une œuvre colonisatrice qui reste une des plus hautes, des plus fécondes expressions de leur vitalité. ...

Aussi ne voit-on pas sans stupeur un peuple dont l'Empire colonial occupe un cinquième du globe s'opposer aux justifiables entreprises de la jeune Italie, et faire inconsidérément sienne la dangereuse fiction de l'égalité absolue de toutes les nations ! Ce qui lui vaut l'appui de toutes les forces révolutionnaires se réclamant de la même idéologie, pour combattre le régime de l'Italie et livrer du même coup l'Europe aux bouleversements désirés.

Les résultats de cette fureur d'égaliser qui confond tout et tous, nous les avons sous les yeux : car c'est en son nom que se formulent des sanctions qui, pour mettre obstacle à la conquête civilisatrice d'un des pays les plus arriérés du monde (où le christianisme même est resté sans actions), n'hésiteraient pas à déclencher une guerre universelle, à coaliser toutes les anarchies, tous les désordres, contre une nation où se sont affirmées, relevées, organisées, fortifiées depuis quinze ans quelques-unes des vertus essentielles de la haute humanité.

Ce conflit fratricide ne serait pas seulement un crime contre la paix, mais un attentat irrémissible contre la civilisation d'Occident ».

1. Renseignez-vous sur le sens de ce mot : les auteurs se désignent-ils ainsi à juste titre ?

2. « Appeler en champ clos », métaphore médiévale pour dire : inciter à se battre.

3. Coalition : alliance d'Etats contre un ennemi commun. Elle est *monstrueuse* si elle réunit des parties qui n'ont rien à voir ensemble (ici : G-B et URSS).

Préparez le traitement du texte ci-dessus en repérant et soulignant en couleurs différentes: 1° les termes laudatifs (ou élogieux) ; 2° les termes péjoratifs (ou méprisants). Puis faites-en l'explication : intro: situez les circonstances, analyse: dégagez la position et l'intention des auteurs en vous appuyant sur leur texte, conclus: interrogez-vous sur leur clairvoyance.

3. Discours du Duce à la Chambre, du 26 mai 1934

«La terrible question qui pèse sur l'âme des peuples, depuis l'aube de l'histoire jusqu'à maintenant, est celle-ci : sera-ce la paix, sera-ce la guerre? En attendant, l'histoire nous dit que la guerre est un phénomène inséparable du développement de l'humanité. C'est peut-être une fatalité tragique qui pèse sur l'homme. la guerre est pour l'homme comme la maternité pour la femme. ... Dans l'Encyclopédie j'ai fait connaître très nettement ma pensée au point de vue philosophique et doctrinal : non seulement je ne crois pas, moi, à la paix perpétuelle, mais je la considère comme déprimante, comme une négation des vertus fondamentales de l'homme qui se révèlent seulement à la pleine lumière du soleil, dans l'effort sanglant d'une guerre.» (Applaudissements prolongés. L'assemblée se lève et applaudit. Aux cris de "Vive le Duce" s'associent les tribunes [du public])

Editions complète des œuvres et discours, t. 10. Flammarion 1938

Comparez ces propos avec ceux, trois ans avant, d'un diplomate italien en exil, le comte Sforza⁴, qui publiait en 1931:

«Il a été à la mode ces dernières années, un peu partout en Europe, de médire de la démocratie comme d'une forme de gouvernement des plus médiocres, tandis que la dictature serait, elle, le régime où les meilleurs auraient leur chance, à l'abri de l'aveugle sort des urnes. C'est le contraire dont l'expérience a fourni la preuve: la dictature a montré très souvent n'être que la voix d'une foule ivre et de ses lois – les lois de la foule ivre, à la Lynch⁵. Tous les dictateurs⁶ se sont montrés des démagogues⁷, surpassés seulement par des aspirants-dictateurs, à la Hitler⁸. Jamais un Premier ministre de l'Europe libérale n'a déversé sur des foules des tirades aussi démagogiques que celles dont deux ou trois dictateurs au pouvoir se sont faits les spécialistes.

Lorsque les dictateurs font appel aux passions populaires, c'est presque toujours aux passions les plus dangereuses qu'ils s'adressent: ils se trouvent obligés de réveiller des sentiments de guerre, de nationalisme déchaîné. En effet, les dictatures ne peuvent durer et prospérer que dans une atmosphère de guerre. Si leur politique étrangère reste ou semble [pour le moment] pacifique, c'est seulement parce qu'elles se sentent liées par une atmosphère internationale⁹ qu'elles ne sont pas assez fortes pour défier. Mais qu'une fissure se forme, et toute dictature se mettra à espérer que le jeu sanglant approche à nouveau.

On pourrait dire que cette excitation des passions nationalistes chez les masses

-
4. Comte Carlo Sforza (1873-1952), ancien ministre des AE, ambassadeur en France en 1922. "Dès sa démission fracassante de l'ambassade à Paris, à l'arrivée de Mussolini au pouvoir, il mène une campagne de tous les instants contre le fascisme".
 5. La loi qu'instaura en Virginie, dit-on, le planteur Charles Lynch (1736-1796), c'est que la foule se saisit de l'accusé, le juge, le condamne et le pend aussitôt. C'est le *lynchage*.
 6. Pour le moment Horthy en Hongrie, Pilsudski en Pologne, Primo de Rivera en Espagne, Staline en URSS. Plus tard Salazar (Portugal), Hitler, Metaxàs (Grèce 1936-40).
 7. Démagogue : celui qui cherche l'appui du bas-peuple par des promesses irréalisables et qui flatte ses passions collectives en désignant à sa haine des boucs émissaires.
 8. Hitler accédera au pouvoir en janv. 1933; Sforza a déjà vu qu'il "surpasse" les autres.
 9. Rôle d'Aristide Briand "le pèlerin de la Paix", jusqu'en 1931 (1928 Pacte Briand-Kellog mettant la guerre "hors la loi"); rôle réconciliateur de l'All. Stresemann -> 1929.

constitue la caractéristique commune et essentielle des dictateurs d'après-guerre, Staline y compris, malgré son évangile internationaliste.»

Dictateurs et dictatures d'après-guerre, Gallimard 1931, cité in
Le Monde contemporain, coll. d'histoire Louis Girard, Bordas, 1968, p. 630.